

les bandes de Petlura, les S.-R. et les menchéviki géorgiens recommencent la guerre civile avec l'appui de l'or anglais. La politique anglaise supposait en outre une invasion polonaise de la Russie des Soviets. A un autre moment récent, les Anglais fondaient beaucoup d'espoir sur la maladie de Lénine. Mais l'Angleterre comptait sans les 25 ans d'expérience de notre parti. Un journaliste américain venu de Londres, à qui je demandais pourquoi Lord Curzon voulait la guerre à la Russie des Soviets, me répondit : « Curzon veut mesurer vos forces, maintenant que vous n'avez pas Lénine ! »

Nous ne nous sommes pas pliés aux caprices de ces messieurs. Le gouvernement des ouvriers et des paysans ne veut pas de guerre, mais si on l'y force, il la fera. Malgré la profondeur de ses vues, Curzon a tourné une page sans la lire comme il faut : la page russe. Il avait déjà fait une faute semblable pour les Indes. C'est lui qui fut l'instigateur involontaire du mouvement nationaliste hindou. En Russie, où la classe ouvrière est au pouvoir, la conscience nationale est un élément de sa dictature. Mirbach et le général Hofmann ont été les parrains de ce mouvement national pour avoir voulu, par la force, imposer la paix de Brest-Litovsk ; les notes de Curzon jouent maintenant un rôle analogue.

Curzon sous-estime également la situation qui s'est créée en Orient. Les peuples orientaux savent que Vorovski est tombé pour leur affranchissement, et que si nous avons contenu notre désir de riposte, nous n'en sommes pas moins restés ce que nous fûmes. Lord Curzon cherchait la rupture, mais n'a pas osé aller jusqu'au bout parce que l'indignation était trop grande non seulement dans le parti ouvrier et dans les fractions libérales de la bourgeoisie anglaise, mais encore dans les rangs du parti conservateur qui s'opposait, lui aussi, à cette aventure périlleuse. Le premier acte touche à sa fin. Le rideau va se lever sur les suivants. La ruine du capitalisme européen vient à grands pas.

La seule puissance qui sache ce qu'elle veut, dans cette situation, c'est le premier Etat ouvrier et paysan.



La Russie n'est pas le seul ennemi de l'Angleterre. Son second ennemi, c'est le monde mahométan qui s'éveille et qui a en Turquie un centre officiel. C'est pourquoi l'Angleterre cherche également à atteindre la Turquie, en excitant les Grecs contre elle. Ses espérances ont été déçues, les Grecs battus. L'Angleterre a tâché alors de réaliser le plan de Lord Beaconsfield : lutte contre la Russie, paix avec la Turquie. La Turquie est trop faible pour reconquérir les territoires qui lui ont été ravés par la Grande-Bretagne ; on essaya de conquérir son amitié pour s'en servir éventuellement contre la Russie des Soviets. De là, le soudain changement de front à la conférence de Lausanne. A la fin de cette conférence, la France apparaissait comme l'ennemie et Lord Curzon comme « l'ami » de l'Islam. Mais ici aussi, Lord Curzon commit une faute décisive. La Russie des Soviets a soutenu la Turquie révolutionnaire non par confiance en ce pacha, qui se disait commissaire du peuple, et envoyait des télégrammes à Lénine, mais mue par la conviction que les intérêts des paysans russes étaient conformes à ceux des paysans turcs. Le résultat, c'est que les masses populaires turques ne considèrent pas la Russie comme une ennemie, mais comme la seule puissance qui les ait aidés dans les moments difficiles.



Quelques mots sur la situation en Extrême-Orient. La base des relations internationales y devait être l'accord de Washington. La Russie n'était pas reconnue en tant

que grande puissance et n'était pas invitée à Washington, comme si elle n'avait pas d'intérêts en Extrême-Orient. Depuis, nous sommes entrés à Vladivostok. La convention de Washington accordait un certain nombre de « dreadnoughts » aux trois grandes puissances participantes : Angleterre, Amérique et Japon. Le Japon comprit que cette convention était dirigée contre lui et, bien qu'il se soumit, modifia son plan stratégique et s'occupa de la construction de croiseurs rapides et de sous-marins. Il s'ensuivit des mesures analogues de la part de l'Amérique et de l'Angleterre. L'Amérique arrêta un plan de construction de nombreux croiseurs et sous-marins, tandis que l'Angleterre sentant la base maritime de Hong-Kong menacée, établissait à Singapour une nouvelle base navale. Cette situation met le Japon dans la dépendance de la Russie des Soviets. Il a besoin d'une paix immédiate et de bonnes relations avec la Russie des Soviets, pour avoir les mains libres contre l'Amérique.



Quelles sont les conséquences de cette situation ? D'abord, la reconstruction de l'Europe a fait place à un trust « for the destruction of Europe ». Nous devons constater les symptômes d'un grand ébranlement mondial. S'il se produit des faits de reconstruction, c'est seulement dans certains pays, en Amérique et en Angleterre par exemple, où le capitalisme enregistre un certain progrès passager. Le vieux continent va vers de nouvelles luttes. Les effectifs des armées et les budgets de guerre sont beaucoup plus élevés qu'avant 1914. Les dangers de guerre sont beaucoup plus grands qu'en 1914. Enfin, le seul Etat ouvrier et paysan du monde constitue un grand danger précisément parce que plus fort que jamais. Les espérances de la contre-révolution sont ruinées. La conférence de Lausanne et les notes de Curzon ont été des signaux d'alarme. Nous ne nous laisserons pas vaincre, mais il dépendra de vous, camarades, que la nouvelle agression contre la Russie des Soviets devienne le point de départ d'un assaut prolétarien contre le capitalisme.

La classe ouvrière allemande et, avec elle, la révolution allemande sont aussi menacées. La misère des ouvriers allemands est si grande que la consigne : « Ne vous laissez pas provoquer » n'a plus d'effet. La classe ouvrière va devoir combattre. Comme l'Allemagne est une colonie d'exploitation de la France et comme il est impossible d'exploiter un pays dont la révolution est maîtresse, le prolétariat allemand devra faire face à la fois au fascisme allemand et à l'impérialisme français. Le devoir de nos camarades français est de soutenir nos camarades allemands dans cette passe difficile. D'autre part, le mouvement révolutionnaire de l'Orient est en danger. Nous avons appris, ces jours-ci, que le gouvernement nationaliste semi-démocratique de Téhéran avait été renversé et remplacé par des éléments anglophiles. En Turquie, on sait que les éléments qui veulent un accord avec l'Entente sont les ennemis les plus acharnés des communistes.

Dans ces derniers mois, s'est produit un fait dont les résultats terribles ne sont pas encore apparus clairement à beaucoup d'entre nous. Avant l'occupation de la Ruhr et les notes de Curzon, les représentants de millions d'ouvriers organisés s'étaient réunis à La Haye, et bien que leurs Congrès ait aperçu les dangers qui nous menaçaient, il ne fit rien. Nous avons, en somme, revécu les émotions de 1914. Si la bourgeoisie avait été plus résolue, nous aurions eu une nouvelle guerre sans révolution. Nous aurions été trop faibles pour l'empêcher. Nous devons donc accorder plus d'attention aux questions de politique mondiale qui nous intéressent non en qualité de spectateurs, mais en qualité de combattants de la cause du prolétariat.

KARL RADEK.